

« L'homme qui n'avait plus d'amis »

Micheline Letourneur

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letourneur, M. (1991). Compte rendu de [« L'homme qui n'avait plus d'amis »]. *Jeu*, (61), 185–186.

«l'homme qui n'avait plus d'amis»

Texte et mise en scène de Robert Gravel. Décors : Jean Bardi; costumes : Labbé Geoffrion; éclairages et régie : Sylvie Morissette. Avec Chantal Baril, Violette Chauveau, Frank Fontaine, Robert Gravel, Jacques L'Heureux, Alexis Martin, Robert J.A. Paquette, Luc Proulx et Luc Senay. Production autogérée du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace Libre du 8 octobre au 9 novembre 1991.

il vaut mieux être riche en prison que pauvre en liberté

Durocher le milliardaire, première partie de ce que Robert Gravel annonce comme un triptyque, tournait en ridicule une morale compensatoire, pavée de bonnes intentions, qui nous pousse à attribuer à la pauvreté une série de mérites, et aux pauvres certaines qualités morales. Prenant à

rebrousse-poil ces idées bien-pensantes de nantis, le spectacle affirmait que le milliardaire n'est pas forcément plus étroit d'esprit, moins généreux, moins dépourvu de connaissances ni de goût du risque que les «artistes» démunis venus solliciter son aide financière, auxquels toute notre sympathie était acquise *a priori*.

Aussi bien riches que pauvres, nous ne sommes que des nullités, ironise Gravel tout en nous servant incidemment, sous le nihilisme de façade et l'humour grinçant qui lui sont propres, une vérité dérangeante : une vie de pauvre est une malédiction sans compensation.

Le deuxième volet, *l'Homme qui n'avait plus d'amis*, sans quitter tout à fait le terrain de la morale sociale, interrogeait en vrac les conventions théâtrales : dans un décor aussi laid qu'encombrant, mal commode pour les comédiens qui y trébuchent à plus d'une reprise, une succession de scènes ridicules et truffées de clichés racontait l'histoire d'un personnage insignifiant. Chuchotements inaudibles, harangues de bonimenteurs et maladresses calculées du jeu des protagonistes concouraient à décourager toute

tentative d'identification de la part du spectateur, que tout par ailleurs contribuait à dérouter : lourdeur du découpage, apparition tardive d'une horde de figurants mieux costumés que le reste de la distribution, etc. Une scène étrangère à l'action (le monologue d'un criminel prisonnier) était paradoxalement porteuse d'une intensité dramatique absente du reste du spectacle. Il n'est pas jusqu'au prix des places (5 \$ pour tous, aucune invitation de presse) qui n'ait été mis à contribution dans cette entreprise de

«Particulièrement délectable : l'évocation de notre dramaturge national, saint Michel-Tremblay canonisé pour l'occasion.»
Photo : Mario Viboux.



contestation de notre train-train théâtral.

Particulièrement délectable : l'évocation de notre dramaturge national, saint Michel-Tremblay, canonisé pour l'occasion. Le Nouveau Théâtre Expérimental a souvent eu la dent dure pour le naturalisme, qui obsède trop fortement le milieu à son goût, et pour le conformisme des sous-Tremblay qu'il génère ici et là. Cependant, c'est une entreprise d'une autre envergure, même si on l'aborde avec une apparente légèreté, que d'attaquer directement l'option chrétienne de Tremblay, qui débusque la poésie et la grandeur au sein des «p'tit' vies» les plus médiocres pour pouvoir les aimer, et réussit à nous les faire aimer. Changer la vie / aimer «le monde» tel qu'il est, (j'allais dire tels qu'ils sont), toute morale sociale ne repose-t-elle pas sur un dosage de ces deux termes?

Règlement de compte féroce et joyeux, *l'Homme qui n'avait plus d'amis* moquait la petitesse, la vacuité, la platitude, égratignant au passage l'hypocrisie qui consiste, pour tant de spectateurs et de gens de théâtre, à ne fréquenter la misère qu'à l'occasion de spectacles.

micheline letourneur

«les trompettes de la mort»

Texte de Tilly; adaptation de Michel Tremblay. Mise en scène : Marie Laberge; scénographie : Guy Neveu; costumes : Daniel Fortin; éclairages : Luc Prairie; trame sonore : Richard Soly. Avec Micheline Lanctôt (Jeannine), Louise Latraverse (Henriette-Alexane), Sylvain Massé (Jean-François) et la participation de Denise Gagnon et d'Henri Barras. Production du Café de la Place, présentée du 4 septembre au 19 octobre 1991.

pourquoi pas des bleuets?

Les trompettes de la mort, ce sont des champignons qu'on trouve dans la campagne française, vraisemblablement en Bretagne et qui, là-bas et en dépit de leur nom, ne sont pas mortels. Mais les champignons, comme les vins, voyagent parfois mal, perdant de leur tonus et de leur saveur : il suffit d'un rien d'acidité en moins ou en trop pour qu'on tombe dans l'inintéressant, voire l'ennui.

Voilà bien ce qui semble s'être passé avec cette pièce du comédien-dramaturge breton-français Tilly, adaptée par Michel Tremblay. En France, nous dit-on, la pièce a fait fureur, et Anne Ubersfeld s'est retenue à deux mains pour ne pas traiter Tilly de génie, après *Charcuterie fine* et *Spaghetti bolognese*. Dans le contexte parisien, et dans la tradition théâtrale française où, encore maintenant (songez aux récentes *Palmes de M. Schutz*), on doit parler comme on écrit, on le comprend. Tilly écrit dans la langue du petit peuple : quelle audace et quelle nouveauté! Mais ici, il me semble que c'est moins nouveau. Et puis, ne sent-on pas l'absurdité de l'entreprise : faire adapter par Michel Tremblay lui-même ce texte qui n'en avait aucun besoin et qui, de ce fait même, perd tout intérêt...

La pièce appartient à l'esthétique réaliste, voire hyperréaliste, ce qui devrait vouloir dire que le spectateur s'attend à tout comprendre. Or, de ce